

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

14

Malheureusement, tous ne voulaient pas se ranger ; car, en arrivant à la brasserie de Strasbourg, je vis une confusion auprès de laquelle celle de l'Hôtel de Ville, que j'avais vue la veille, n'était encore rien. Tout grouillait, tout parlait, tout criait. Sur chaque table, trois ou quatre orateurs, comme on les appelait, faisaient des discours. Quand on écoutait à droite, on entendait parler de clubs ; à gauche, de Vincennes ; devant, de phalanstère ; derrière, de garanties, de drapeau rouge, de droit au travail ; enfin de tout.

C'était tellement nouveau, tellement extraordinaire, que, s'ils avaient parlé chacun à leur tour, on se serait assis par curiosité pour les entendre. Mais ils parlaient tous ensemble sans s'arrêter.

Chacun d'eux avait aussi trois ou quatre camarades qui lui prêtaient attention, et quand il en arrivait de nouveaux, ces trois ou quatre voulaient les faire écouter, en disant : " Écoutez, c'est un tel ! " qu'on ne connaissait pas.

Je me souviens que, en regardant au fond de la salle pour tâcher de trouver Perrignon, un de ces hommes en blouse blanche me dit :

" C'est Odénat... le grand Odénat qui parle ! Il a plus de génie que toute la Convention ensemble."

Et que, m'étant retourné sans savoir lequel était Odénat, un autre me prit par le bras, en disant :

" Écoutez, citoyen, c'est Quilliot... Il a plus de profondeur dans l'esprit que Saint-Just."

J'aurais cru que ces gens se moquaient de moi, s'ils n'avaient pas été si graves. Depuis, j'ai vu qu'ils disaient tous la même chose les uns des autres, et qu'ils le croyaient. Dans leur âme et conscience, ils regardaient Arago, Lamartine, Ledru-Rollin, Marie, comme bien au-dessous du moindre d'entre eux et comme ayant pris leur place dans la direction du peuple. Ils le croyaient, s'étant répété cela entre eux pendant des années ; mais ils n'étaient pas méchants, ils ne demandaient aux gens que d'avoir la même idée qu'eux sur leur propre compte.

Je regardais donc tout étonné, quand Emmanuel, Perrignon et Valsy, qui m'avaient attendu, sortirent de la brasserie, et nous descendîmes ensemble au *caboulot*. Perrignon marchait devant, sa grosse tête penchée d'un air triste. Tout à coup il nous dit :

" Mes enfants, ce n'est pas une plaisanterie ; ce que je craignais arrive, ces saint-simoniens, ces cabétiens, ces fouriéristes, ces communistes de toute sorte se contentent maintenant de parler, ils veulent nous gagner par la douceur ; mais comme ils ne peuvent pas tous avoir raison, nous serons forcés de choisir entre eux, et les autres nous tomberont dessus. Ou bien nous les adopterons tous, et nous aurons quinze ou vingt gouvernements qui se feront la guerre ; ou bien la nation soutiendra le gouvernement provisoire, et tous seront nos ennemis, des ennemis terribles, parce qu'ils croient avoir raison. Aujourd'hui, tout se passe encore en douceur ; ils sont contents de pouvoir parler ; mais demain ils deviendront aigres, et leur aigreur augmentera de jour en jour jusqu'à la guerre civile. J'ai vu cela !

Appuyons-nous au gouvernement, soutenons-le, c'est notre seule ressource."

Voilà ce qu'il nous dit. Et ce jour-là nous mangeâmes encore au *caboulot* comme à l'ordinaire ; puis je rentrai rue des Mathurins-Saint-Jacques, pour écrire à ma bonne vieille mère Balais que nous avions la république.

Le lendemain, entre deux et trois heures de l'après-midi, voyant la foule se porter sur les quais, sans savoir ce que cela signifiait, je pris mon fusil pour descendre jusqu'au pont d'Arcole. La foule augmentait de minute en minute, et, sur la place Notre-Dame, on avait déjà de la peine à passer. J'arrivai pourtant en face de la Commune vers trois heures, et là je montai sur un tas de pierres pour découvrir d'où venait un pareil rassemblement. On n'a jamais vu tant de têtes, tant de baïonnettes, d'étendards pêle-mêle, tant de femmes et d'enfants, de vieux et de vieilles. C'était incroyable !

Quelques figures se montraient de temps en temps derrière les hautes fenêtres de l'Hôtel de Ville, et tout de suite des rumeurs immenses s'élevaient et se prolongeaient avec des frémissements sourds, des trépignements et des cris jusqu'au quai des Ormes, et du côté du Louvre, plus loin que le Pont-Neuf. Dieu sait combien de milliers d'âmes attendaient là quelque chose d'extraordinaire.— Excepté le chant de la *Marseillaise*, qui s'élevait tantôt à droite, tantôt à gauche, tout semblait calme. Seulement comme l'air était humide et que les femmes ne pouvaient plus s'en aller, on les entendait se plaindre et demander à partir ; mais on ne bougeait pas, on aurait craint de perdre de vue la mairie un instant.

Après mon arrivée, cela dura plus d'une demi-heure.

Tout à coup un grand murmure s'étendit sur la place ; ceux qui chantaient se turent. Je m'étais assis ; je me redressai bien vite, et du premier coup d'œil, par-dessus cette foule innombrable, ces milliers de casquettes, de chapeaux, de bonnets, d'étendards, je vis quelques hommes, l'écharpe tricolore auteur des reins, la tête nue, qui descendaient le grand escalier de l'Hôtel de ville. On entendait murmurer tous bas : " Lamartine, Dupont de l'Eure, Louis Blanc, " etc. C'est là que j'ai vu pour la première fois notre gouvernement provisoire : Dupont de l'Eure, tout blanc et comme affaîssé ; on le soutenait par les bras. La vue de ce pauvre vieillard, venu dans l'intérêt du peuple, vous remuait le cœur. Les autres paraissaient encore jeunes auprès de lui.

Tous descendirent cet escalier sombre, jusque devant une espèce d'estrade, dont Lamartine monta les marches. Il était grand, droit, sa tête grisonnait, l'écharpe tricolore couvrait sa grande taille maigre. Il tenait à la main un papier qu'il avait l'air de lire, mais il ne lisait pas et parlait d'abondance ; et, malgré le grand murmure de la place, je l'entendais comme si j'avais été près de lui.

" Citoyens, dit-il, le gouvernement provisoire de la République vous annonce de bonnes nouvelles. La royauté est abolie, la république proclamée. Le peuple exercera ses droits politiques. Des ateliers nationaux sont ouverts pour les ouvriers sans salaire. L'armée se réorganise. La garde nationale s'unit indissolublement avec le peuple, pour fonder l'ordre de la même main qui vient de conquérir la liberté. Enfin, messieurs, le gouvernement provisoire a voulu vous apporter lui-même, le dernier décret qu'il vient de délibérer et de signer dans cette séance mémorable : l'abolition de la peine de mort en matière politique... C'est le plus beau décret, messieurs, qui soit jamais sorti de la bouche d'un peuple le lendemain de sa victoire. C'est le caractère de la nation française, qui s'échappe en un cri spontané de l'âme de son gouvernement. Nous vous l'apportons. Il n'y a pas de plus grand hommage au peuple, que le spectacle de sa propre magnanimité !"

La voix de Lamartine était très-forte, grave et belle. Elle s'étendait sur la place, aussi loin que la voix d'un homme peut aller. Quand il eut fini, des milliers de cris : " Vive la République ! Vive

Lamartine ! Vive le gouvernement provisoire !” s'élevèrent jusqu'au ciel, en se prolongeant le long des quais, sur la place et dans les rues comme un roulement de tonnerre.

On n'aurait jamais cru que la République pouvait tomber ; on l'aurait crue forte, éternelle comme la justice. Dieu ne l'a pas voulu ! Peut-être aussi n'étions-nous pas encore dignes de l'avoir !

Ces choses se passaient le 25 ou le 26 février 1848, je ne sais plus au juste ; mais je les ai vues.

Et maintenant il faut que je vous raconte la bataille de juin, mille fois plus terrible que celle Waterloo, puisque les Français combattaient entre eux, et que la victoire des uns ou des autres devait couvrir la patrie de deuil.

Je garde cette histoire épouvantable pour une autre fois, afin que chacun ait le temps de réfléchir à ce que j'ai dit, et que je puisse moi-même rassembler mes souvenirs.

FIN

EFFETS de HAINE

CONTE INÉDIT

Le XIXe siècle, le siècle de lumière, de progrès, de civilisation, même et surtout par le fer et par le feu, s'est éteint comme retombent dans l'éternité, les siècles de décadence.

L'Enfant de Bethléem, dans ses pauvres langes, avait emprisonné la Charité. Homme-Dieu, crucifié après un martyr qui arrachait des sanglots à Clovis, à ses hordes de Francs presque barbares, il avait rendu la liberté à la délicate, à la persuasive puissance.

Montant glorieux par delà les firmaments, il l'oublia sur terre. Plan merveilleux, divin, si les hommes n'eussent pas été..... des hommes.

Dix-neuf siècles durant, à travers les peuples, malgré la boue, le sang, la Charité s'efforça d'amollir la dureté du cœur humain.

—Vainement !

Tout fut mis en œuvre par elle : petite Sœur sur les champs de bataille ; aimable, insinuante dans la chaire sacrée ; dans les hospices, compatissante, douce aux vieillards, aux orphelins, aux abandonnés du monde ; secourable au pauvre, au prolétaire dans son dur labeur....

Son résultat ?

—L'homme, cette bête redoutable quand elle n'entend plus la saine voix de la raison et de la conscience, l'homme s'acharna contre elle. Il la bafoua, fit la calomnie, inventa des tortures. Les plis des langes de Bethléem sont, au XXe siècle, de lourdes chaînes qui meurtrissent.

Le XIXe siècle s'évanouit dans l'égoïsme le plus abject.

Le XXe siècle, conséquence naturelle, s'épanouit librement dans la jalousie qui renferme l'envie, le soupçon, l'inquiétude. Dans la haine, la dernière des passions.

••

En 1920, à Fitchburg, Mass., à côté d'autres industries florissantes, se trouvait l'usine plus modeste d'un filateur, M. Frigon. Une centaine d'ouvriers étaient occupés aux métiers.*

Ayant reçu quelque instruction primaire, M. Frigon parlait volontiers de ses "hautes" études. Prétentieux sans méchanceté, il n'avait pas — suivant l'expression populaire, — inventé la poudre. Honnête homme dans le sens que le monde donne à ce terme ; farci cependant de l'égoïsme venant du siècle précédent.

N'ayant pu étudier la mécanique, il voulait pourtant connaître la délicate structure des métiers à tisser. Les inventeurs morts à la peine, dans les affres de la misère, lui faisaient doucement hausser les épaules.

Il réussissait sans qu'il y eût aucunement de sa faute ; il s'en attribuait tout le mérite. Il méconnaissait systématiquement les grands enseignements du droit naturel relatifs à la condition des ouvriers. Vivant largement, il n'admettait pas que l'ouvrier pût avoir des besoins.

Cela se voit de tous côtés.

Parmi son personnel, on remarquait le directeur, François, que l'on disait instruit. Il faisait les plans des tissus que les consommateurs savaient apprécier, quoiqu'ils les prétendissent trop sévères, de dessin trop relevé.

A la tête des tisseurs un tout jeune homme, Emile, doué d'un réel bon goût.

A la tête des ourdisseurs, un des anciens de l'usine, Scapin.

••

Ce dernier était l'incarnation de la jalousie, de la haine.

Tout lui était prétexte pour contrecarrer Emile, pour le noircir aux yeux du maître.

Aveuglé par ces sentiments inavouables, il osait s'attaquer à François lui-même, le ravalant sans cesse, mettant le travail de l'esprit au-dessous du travail manuel. Dans son orgueil, allant jusqu'à se croire—et, chose inouïe, se dire lui-même—l'être le plus intelligent de Fitchburg. D'ailleurs, sans qu'on en pût découvrir la cause, l'homme de confiance de son maître qu'il trompait sans vergogne.

Emile, dont les bonnes manières et l'amabilité avaient le don tout particulier d'exaspérer son compagnon, était bien accueilli dans les familles franco-américaines où il se présentait. Il avait ses grandes et ses petites entrées chez un homme respectable de sa race, de sa foi, de sa langue, un M. Renaudin.

Une ravissante jeune fille, Cécile, égayait la demeure de cet excellent homme. Cinq fils complétaient la famille.

Entre Emile et François, il est à peine nécessaire de le dire, s'était formée, dès l'arrivée de ce dernier à l'usine, une durable amitié. Emile confiait ses peines ou ses joies à son ami ; parfois, il le mettait en garde contre la haine de Scapin. François, qui avait vécu de la vie des camps, assisté à maints combats où sa bravoure avait été remarquée et citée, et dans les veines de qui coulait un sang peu habitué à faillir ou à défaillir, ne s'occupait nullement de la vipère avec laquelle il devait vivre.

Scapin lui en voulait doublement.

A certains indices, Emile fut forcé de reconnaître que sa présence gênait, chez celle qu'il avait espéré nommer sa fiancée. Quelle trame s'était ourdie à l'ombre contre lui ?....

Il avait beau se creuser la tête, s'interroger, repasser tous les actes, toutes les paroles qu'il avait pu prononcer ou poser durant ses visites chez M. Renaudin : il ne trouvait rien.

Il avait, en vain, supplié celui des frères de Cécile qui lui en voulait, il n'avait pu obtenir la moindre raison, la moindre explication.

••

L'hiver était venu.

On faisait, partout, les quelques préparatifs des fêtes de Noël—d'un gracieux et poétique anniversaire vestiges allant diminuant d'année en année.

Emile, accablé de chagrin, était allé s'épancher encore dans le cœur de son ami.

—Quelle est donc, lui disait-il, la haine qui s'attache à mes pas, s'acharne contre moi, ne recule même pas devant un malheur ?

—Ne pensez point à ces choses, répondit François. Ne voyez-vous pas, partout autour de vous, la population franco-américaine divisée contre elle-même ?

—Mais dites-moi, mon ami : vous qui avez connu la génération de la fin du siècle passé, avez-vous remarqué alors des sentiments aussi bas que ceux de la présente époque ? Et à quoi attribuez-vous cette triste dominante du peuple de nos jours ?

—Mon cher Emile, un siècle en vaut un autre. Sans doute, les doctrines professées par un siècle quelconque ont leur retentissement dans le siècle qui suit immédiatement. C'est ainsi que le Voltairianisme de XVIIIe a fait les horreurs de l'aube du XIXe. C'est ainsi encore que la soif des jouissances produites par la grande Révolution a engendré l'égoïsme dont la conséquence très logique est le matérialisme, le socialisme, pour choir dans le nihilisme. C'est ainsi enfin que tout ce qui précède s'est concentré dans l'explosion de jalousie, de haine, que vous remarquez en cette année 1920. Est-ce la faute de la religion ?...—Chose étrange ! vous pouvez remarquer que les plus obsédés des sentiments dont vous me parlez, sont précisément ceux qui affectent les dehors de la plus sincère piété. Les Papes Pie IX et Léon XIII, illustres prédécesseurs du Souverain-Pontife actuel, ont inutilement mis le peuple confié à leurs soins en garde contre le Voltairianisme et toutes ses conséquences fatales. Inutilement, ils ont, par l'exemple et par la parole, rappelé les sublimes vertus du divin Crucifié :—vous assistez, aujourd'hui, à l'effet désastreux des théories de l'Américanisme qui résume, quant à l'idée, toutes les subversions des théories ci-dessus quant à l'économie politique. Des évêques, des prêtres, des religieux propagèrent l'Américanisme : qu'y a-t-il d'étonnant que les laïques s'y soient laissés prendre d'autant plus que cette funeste hérésie excuse, ou mieux, provoque la jalousie, la haine de l'homme contre l'homme ? Dans l'exposition qu'il fait de la grâce divine, l'Américanisme se révolte contre la Bonté infinie. S'attaquant au Créateur, peut-il ménager la créature ?

—Oui, je vous comprends.... Mais pouvez-vous imaginer qu'un homme fasse du mal à un autre uniquement pour le plaisir de faire du mal ?

—Emile, vous ne savez pas que l'être haineux éprouve une âpre jouissance dans la douleur de son voisin. Vous êtes bien jeune, votre caractère franc et ouvert n'admet point la méchanceté. Elle existe, elle a toujours existé. La mortelle douleur dans laquelle il allait plonger le cœur de sa propre mère arrêta-t-elle le bras de Cain aux premiers jours du monde ? Que de fois, depuis, le fratricide n'a-t-il pas eu d'imitateurs ! Et, chose plus terrible, que de fois le fils n'a-t-il pas armé son bras contre son père, contre sa mère ?

—Mais qu'ai-je fait, qu'avez-vous fait vous-même à Scapin, pour qu'il nous haïsse comme il le fait ? Vous n'avez eu que des bontés....

—Laissons cela, mon cher Emile. Occupons-nous de vous.

—Je déteste le métier de rapporteur. N'est-ce pas, cependant, dans les circonstances actuelles, un devoir pour moi de dire à M. Frigon, tout ce qui se passe ? Vous le constatez vous-même ; le travail de l'usine entière souffre du mauvais esprit de cet homme.

—Certes, vous pouvez et devez montrer le danger à M. Frigon. Je crains, toutefois, que votre démarche ne soit perdue.—Vous avez usé de patience ; vous avez fait ce que vous avez pu dans l'intérêt de M. Frigon. Je pense que, à mon tour, mon devoir est de vous dire : Retirez-vous de là, comme je m'efforce moi-même de le faire.

Emile eut un entretien avec M. Frigon. Cet entretien ne servit de rien.

* *

Les cloches sonnaient à toute volée dans la populeuse ville. Celui qui n'eût pas vu Fitchburg depuis la fin du XIXe siècle, alors qu'elle ne comptait que vingt-deux mille habitants, ne l'eût plus reconnue en 1920 avec ses nombreuses places, ses jardins publics, ses chemins de fer électriques sur simple rail suspendu, ses cent cinquante mille âmes, dont les trois quarts de race latine.

De longues files d'hommes, de femmes, d'enfants, se dirigeaient vers la cathédrale,

Dans un des groupes formés par les nombreuses familles franco-américaines, on pouvait distinguer une forme gracieuse, une jeune fille. A la lueur des énormes soleils qui avaient remplacé les anciennes lampes à arc et autres, l'enfant paraissait souffrante. Son teint était pâle comme le blanc détail du lis. Ses grands yeux, tristes, oh ! si tristes... étaient cerclés de noir.

Son père et sa mère marchaient devant elle. Les fils précédaient les parents.

—Était-ce elle qui, d'elle-même, s'était ainsi mise à l'écart ? Espérait-elle rencontrer...

Un autre groupe, marchant d'un pas plus rapide, dépassait tout le monde. Ce groupe allait atteindre la jeune fille, quand un des individus de ce groupe, avisant un tout jeune homme se hâtant aussi vers la jeune fille, lui souffla à l'oreille :

— Je te hais !... Regarde bien...

D'un bond, il est au côté de la jeune fille. Il se penche vers elle, lui glisse à voix très basse quelques mots qu'elle seule entend.

Elle pousse un cri de désespoir.

Le père s'est retourné : il reçoit dans ses bras un enfant qui se meurt.

Mais il a vu l'être hideux qui s'enfuyait en ricanant, il l'a maudit.

Emile dut être ramené chez lui ; une fièvre intense s'empara de lui. Durant six longues semaines, on perdit tout espoir de le voir revenir à la santé.

* *

Cécile, la douce victime du haineux, du jaloux Scapin, repose depuis le 27 décembre 1920 dans le cimetière catholique de Fitchburg. Une colonne brisée ; sur le socle, une colombe sculptée. C'est tout ce qui indique la place qu'ils lui ont donné.

Par une juste permission de la Providence, et en suite à la malédiction fulminée contre leur père par le père de Cécile, les enfants de Scapin ont fait son tourment. Il refuse d'y voir la vengeance divine ; sa haine, sa jalousie, sont les mêmes qu'auparavant.

Emile a quitté Fitchburg. Personne, aujourd'hui, ne s'y rappelle François. La filature de M. Frigon est devenue une vulgaire taverne.

L'Américanisme continue ses ravages ; on ne connaît plus, actuellement, dans toute la Nouvelle-Angleterre, la douce, la touchante, la poétique fête de Noël....

FIRMIN PICARD.

Décembre 1901.

REGINA

NOUVELLE

Elle était grande et svelte. Sa chevelure blond cendré formait sur sa tête comme une auréole. Elle avait vingt ans, un visage où la bonté le disputait à la beauté, des yeux d'une douceur, d'une candeur.

En la voyant passer, on se sentait invinciblement attiré vers elle.

Et lorsque sa voix harmonieuse et pénétrante faisait retentir la salle de l'Opéra-Comique des œuvres de nos grands maîtres, on demeurait comme suspendu à ses lèvres.

Les chroniqueurs de l'époque prédisaient à la jeune cantatrice le plus brillant avenir.

Estelle Albret était fille d'un modeste employé au Ministère des Finances. A quinze ans, elle perdait son père qui, comme la plupart des bureaucrates, n'avait jamais songé, et pour cause, à faire des économies.

Mme Albret et sa fillette restaient donc à peu près sans ressources. Mais Estelle possédait une voix ravissante et montrait les plus heureuses dispositions pour la musique. Elle suivit les cours du Conservatoire et quelques années d'études ratifièrent toutes les espérances fondées sur ce talent naissant.

Ce fut un grand crève-cœur pour Mme Albret de voir sa fille monter sur les planches. Mais hélas ! la disparition du chef de la famille avait anéanti ses autres rêves.

Quoi qu'il en soit, Estelle pouvait sortir de l'ornière où se débattaient misérablement tant de femmes du monde broyées par la roue de l'aveugle fortune.

D'ailleurs, le charmant naturel de Régina (c'était le nom adopté par Mlle Albret, à l'instant de son admission à l'Opéra Comique) la mettait à l'abri des écueils les plus redoutables de sa périlleuse profession.

Nature droite et foncièrement honnête, elle devinait d'instinct le danger et, sans y mettre la moindre forfanterie, elle savait l'éviter.

Pourtant tous ses camarades de théâtre l'adoraient, et aucun d'eux ne prenait ombrage de ses succès. Alors Mme Albret, débarrassée des soucis matériels de l'existence, recommençait à avoir confiance en l'avenir et se proclamait une heureuse mère.

Au mois de juillet 1870, Mme Albret et sa fille étaient au Casino de Vichy où Régina avait contracté un engagement de plusieurs mois. Ce fut là qu'elles apprirent la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne.

Pourquoi regagnèrent-elles la capitale, alors que tant d'autres s'en éloignaient à tire d'ailes ?

Peut-être partageaient-elles l'illusion générale sur l'heureuse issue finale du conflit.

D'ailleurs, avec sa nature ardente et enthousiaste, Régina aimait trop sa ville natale, ce foyer des arts et de la civilisation, pour l'abandonner en pareille circonstance... Dans sa naïveté presque enfantine, elle en soupçonnait à peine les misères et les turpitudes cachées. Elle aimait ce théâtre où elle avait reçu de si douces ovations, ce public dont elle était l'enfant gâtée...

Mais l'heure n'était plus au plaisir. De théâtre, il ne pouvait être question, et le bruit lugubre du canon, les lucurs sinistres des obus remplaçaient les joyeux accords de l'orchestre, les brillantes illuminations de la rampe.

Qu'importait à Régina ?

Chez elle, outre l'artiste, il y avait la femme française, la femme au cœur plein d'héroïsme et de dévouement. Elle saurait bien se dépenser, prendre sa part du fardeau...

Mme Albret habitait un coquet petit appartement près du Luxembourg. Sur tous les points de Paris, des ambulances s'organisaient. Régina et sa mère coururent offrir leurs services à celle que l'on installait non loin de chez elles, rue de Vaugirard.

Les nobles filles de Saint-Vincent-de-Paul, les religieuses hospitalières de tous ordres tenaient nécessairement la tête dans cette armée du bien ; mais la besogne dépassant leurs forces, elles ne pouvaient se refuser à partager avec d'autres, en ces jours terribles, le monopole de la charité chrétienne.

Savait-on, à l'ambulance de la rue de Vaugirard, que Régina faisait partie du personnel de l'Opéra-Comique ? C'est probable. En tout cas, la charmante enfant, là comme ailleurs, conquiert bien vite tous les suffrages.

Les religieuses n'avaient pas d'auxiliaire plus habile ni plus dévouée, et la supérieure, sœur Sainte Marthe, âgée tout au plus de trente ans, se sentait entraînée vers la Diva par un attrait irrésistible.

De son côté, la jeune artiste éprouvait pour la religieuse une affection profonde. Parfois une causerie intime s'engageait entre

elles. Alors Régina entrevit des horizons ignorés, et pour elle un monde nouveau se révéla.

Sous l'influence des événements, son esprit prenait une teinte plus sérieuse. Reflétant les sentiments de son âme, son beau visage revêtait parfois une expression singulière de sérénité. Ses yeux bleus rêveurs se levaient vers le ciel comme pour y chercher la solution de quelque troublant problème.

Mais, bientôt, l'appel désespéré d'un moribond la rappelait à la réalité des choses et elle volait au secours de ses frères.

Le nombre des malades augmentant sans relâche, les jours ne suffisaient plus aux courageuses hospitalières, et elles durent prendre sur les heures de la nuit.

La Diva passait maintenant tout son temps à l'ambulance.

* *

Dans la nuit du 30 au 31 décembre, Régina, assise au chevet d'un blessé assoupi, se livrait à ses réflexions.

L'année précédente, à pareille époque, elle remportait l'un de ses plus beaux triomphes à l'Opéra-Comique, dans le rôle de Rosine du *Barbier de Séville*. Bouquets, rappels, hommages de toutes sortes avaient été prodigués à la jeune cantatrice.

Et ce soir, quelle différence !

A lieu de la salle étincelante de lumières, remplie de luxueuses toilettes ; au lieu des ovations des spectateurs en délire, une immense pièce d'hôpital aux murs blanchis à la chaux et garnie de trente à quarante lits de fer.

A quelques pas, sœur Sainte Marthe, vaincue par la fatigue, s'endort sur sa chaise tenant encore entre ses doigts le rosaire à moitié égrené.

Pour tout bruit, les plaintes inarticulées, les gémissements étouffés des malades appelant en vain le sommeil.

Soudain, un formidable craquement ébranla le bâtiment sur ses bases, et une pluie de fer et de feu se répandit partout.

Un obus prussien venait d'éclater sur l'ambulance de la rue de Vaugirard...

On accourut du dehors. Aucun des malades n'avait été atteint, mais sœur Sainte-Marthe et Régina gisaient maintenant inanimés au milieu des décombres.

La religieuse était morte, frappée dans son sommeil. Ses lèvres gardaient encore un doux et paisible sourire. L'ange, sans doute, se réveillait au Paradis.

Quant à Régina, le même éclat d'obus lui avait labouré tout le corps, épargnant à peine son beau visage. Cependant elle reprit bientôt connaissance sous les tendres caresses de sa mère éplorée.

" Mère, console-toi, balbutia-t-elle ; si j'étais restée sur la terre, je t'aurais quittée quand même ; sœur Ste Marthe m'attirait... "

Au matin, elle expira.

* *

Parmi tant de pages oubliées de la sombre histoire de l'année terrible, cet épisode n'en constitue-t-il pas une des plus touchantes ?

